

On fit des brochures; puis des manifestes, des satires, des chansons imprimés sur feuilles volantes pour alimenter la polémique.

Ces publications devinrent bientôt tellement nécessaires, que le peuple même sembla s'y attacher. On vit Cromwell formuler une ordonnance prescrivant aux journaux de paraître avec régularité. Il leur imposa l'obligation de se servir de la poste pour circuler dans les comtés de l'Angleterre; peut-être le Protecteur songeait-il sur ce dernier point à empêcher la circulation clandestine qui eût résultée de toute démarche hostile de la part du pouvoir.

Le premier journal publié en Angleterre commença en 1622; en France, 1631; à Boston, 1704.

Nos voisins des Etats-Unis vivaient sous un régime bien différent du nôtre, et qui est trop connu pour en parler ici. Disons seulement que tout n'était pas rose dans leurs affaires; la politique et la bigoterie y menaient un train peu enviable pour une nation qui se targue de fonder un état de choses où la liberté devait avoir le principal rôle.

La discussion s'alimentait tellement bien parmi eux, que vers l'époque où l'armée de Wolfe entra à Québec, ils avaient déjà une douzaine et demie de journaux.

Il n'y avait chez nous rien de tout cela — pas même une imprimerie.

V

La guerre, terminée au printemps de 1760 par la capitulation de Montréal et par le départ des troupes françaises qui eut lieu bientôt après, laissait le Canada dans une situation indécise et absolument livrée aux mains du pouvoir militaire.

Tant que dura ce régime, les affaires se ressentirent du malaise général.

Enfin, le traité de Paris (février 1763) fixa nos destinées: nous sûmes que la France avait disposé de nous.

Nous appartenions à l'Angleterre!

Voyant la grande question réglée, ceux des Anglais qui cherchaient, pour leur compte personnel, à tirer avantage de l'exploitation de la nouvelle colonie, commencèrent à nous arriver. La plupart apportaient avec eux des ballots de marchandises, d'autres des bibles, d'autres les lois anglaises. Ces derniers étaient des avocats et des juges, nommés, expédiés et installés ici par la couronne. Il en vint des Trois-Royaumes, mais encore plus de la Nouvelle-Angleterre. A vrai dire, il en vint de partout.

Dès l'automne de 1763, un Ecossois de Philadelphie, du nom de William Brown, visita Québec et proposa d'y fonder une gazette.

Nous saluons en lui le premier journaliste canadien.

C'est un marchand-tailleur de Québec, du nom de William Laing, qui paraît l'avoir attiré en ce pays.

Il apportait de l'atelier de Benjamin Franklin, dit la tradition, un prospectus dans lequel il demandait « trois cents sous crivants, » et s'engageait à établir « une belle imprimerie dans une place convenable à Québec. » Les deux langues devaient figurer à côté l'une de l'autre dans la gazette qui sortirait de cette belle imprimerie, « comme c'est le Moyen le plus efficace de faire réussir une entière Connaissance de la Langue Anglaise et Française parmi ces deux Nations, qui à présent se sont jointe heureusement dans cette partie du Monde. »

Les Anglais ne doutent de rien. Ils prenaient ce baragouinage pour du français, et l'offraient comme tel.

Il fallait être bien réduit, bien abattu par la conquête, bien désespéré pour accepter la langue barbare que promettait le prospectus!

Aussi le nombre des « souscrivants » ne

fut-il que de cent cinquante. Sans le patronage que lui fit entrevoir le gouvernement, jamais Brown ne fût revenu au Canada avec son « assortiment de nouvelles Caractères, » comme il s'exprime.

VI

Encore plongés dans les malheurs où la guerre les avait jetés; se sentant sous le sceptre d'un monarque injuste à leur égard; méprisés et repoussés de partout par les aventuriers qu'apportait chaque navire, les Canadiens ne regardèrent évidemment pas d'un bon œil l'engin de publicité qui allait mettre sous la main de leurs ennemis une ressource de plus, ressource terrible, ils le sentaient bien. « D'ailleurs, écrit M. E. Gérin, sans parler du chiffre de la population, qui était faible, il est impossible que le goût de la lecture des journaux fût alors assez généralement répandu pour donner trois cents abonnés qui ne pouvaient se recruter qu'à la ville — les campagnes étant restées étrangères à cette nouvelle importation. »

En l'an mil huit cent soixante et quinze, nous avons un journal français en Canada qui tire à douze mille exemplaires, et d'autres à quatre, cinq et six mille.

VII

Le premier numéro de la *Gazette de Québec* parut le jeudi 21 juin 1764, en quatre pages *in-quarto*, chaque page ayant deux colonnes, l'une en français, l'autre en anglais. Le nom des imprimeurs, Brown et Gilmore, y figure avec l'adresse du bureau du journal: « rue St. Louis, deux portes au-dessus du Secrétariat. » C'est Brown qui était l'âme de l'entreprise; il maniait assez habilement la plume, ce que son associé ne paraît pas avoir su faire.

La *Gazette*, en ses premiers temps, était loin de réaliser l'idée que de nos jours l'on se forme d'un journal.

Elle ne se mêlait aucunement de politique.

N'ayant point de rivale pour lui donner la riposte, elle ne s'engageait oncques dans les polémiques.

Mais, direz-vous, elle ne publiait donc que des nouvelles? Oui, lecteurs, rien que des nouvelles... qu'elle empruntait aux papiers de Philadelphie et d'Angleterre. Pas un fait-divers canadien, pas non plus d'article traité au point de vue canadien. Il s'y rencontrait des annonces, par exemple, et en cela on pouvait reconnaître la race qui sustentait la *Gazette*.

La *Gazette* était très-attachée au gouvernement qui la subventionnait. Cette tradition est encore assez vivace en certains quartiers.

A vrai dire, la création de Brown et Gilmore était ce que nous nommons la *Gazette Officielle*, agrémentée de quelques annonces du commerce et de nouvelles étrangères. Il faut feuilleter plusieurs volumes de cette publication pour rencontrer une demi-douzaine de petites notes d'actualités canadiennes.

Brown mourut en 1789, sans avoir cherché le moyen de perfectionner le texte français de sa gazette, preuve que les Canadiens instruits n'y attachaient pas grande importance, car ils eussent pu inspirer aux propriétaires plus de respect pour cette partie de leur œuvre. La *Gazette* était publiée dans les deux langues par un esprit de calcul des propriétaires, qui comptaient l'introduire chez les Canadiens, et par un motif de prudence du gouvernement de la colonie, qui ne voulait pas trop montrer son désir d'étouffer la langue française garantie par les traités. C'est du moins ce qui semble véritable.

VIII

Dans son premier numéro, l'éditeur avertit ses abonnés que, vu la rigueur de nos hivers, il sera parfois privé temporairement de ses échanges avec les autres pays, ce

qui le mettra dans un embarras assez grave; mais il se hâte d'ajouter qu'il espère bien suppléer alors à l'insuffisance des nouvelles étrangères par « des pièces originales, en vers et en prose, qui plairont à l'imagination, au même temps qu'elles instruiront le jugement. » En d'autres termes, cette brave *Gazette* ne se proposait d'employer un rédacteur que comme pis aller — quand les autres sources feraient absolument défaut!

Dans les seize premiers mois, écrit encore M. Gérin, la *Gazette* ne contient pas l'ombre d'une appréciation politique, et bienheureux sommes-nous quand nous y trouvons un ou deux faits-divers. Les lecteurs étaient régulièrement mis au courant des faits et gestes des peuplades sauvages du Rhode-Island et du Delaware qui repoussaient le joug britannique, mais on leur laissait ignorer les événements qui s'accomplissaient dans la capitale du Canada.

Lors de sa réapparition, après la guerre de 1775, on voit la *Gazette* se vanter « d'avoir mérité le titre de la plus innocente gazette de la domination britannique et qu'il y a très-peu d'apparence qu'elle perde un titre si estimable. »

Cette douce innocence nous prive du plaisir d'adresser à la mémoire de son éditeur les compliments qu'il se faisait si ingénument lui-même.

IX

Vers 1764, il y avait vingt journaux dans les provinces anglaises de l'Amérique du Nord. De ce nombre, la *Gazette de Québec* est la seule survivante.

Pendant une quinzaine d'années, elle n'eut pas de compétiteur en Canada.

Si je ne me trompe, le premier journal qui vit le jour à New-York ne commença qu'en 1773.

BENJAMIN SULTE.

(A continuer)

PERSONNEL

Son Excellence le gouverneur-général a retenu son passage sur le steamer *Polynesian* qui fera voile de ce port le 1er mai.

Un jeune Canadien de Québec, M. Charles Huot, parti il y a un an pour étudier la peinture, vient d'être admis membre de l'Académie des Beaux-Arts de Paris.

M. Louis Morasse, de Sorol, vient d'être nommé capitaine d'un des vapeurs de la Compagnie Union.

M. George Patterson, de Québec, a été nommé agent à Québec pour la Compagnie de navigation Union.

Nous apprenons que Monsieur l'abbé Napoléon-Honoré Leclerc vient d'être nommé assistant-directeur du petit Séminaire de Chicoutimi.

Dimanche après-midi, le 4 courant, ont eu lieu à l'Union Catholique les élections générales pour l'année 1875-76.

Voici les noms des élus:

Président, M. J. B. Duchesneau;
1er Vice-Président, M. Cha. Thibault;
2nd Vice-Président, M. A. de Bonpart;
Secrétaire-Archiviste et Correspondant, M. J. A. Beaudry, réélu;
Assist.-Secrétaire, M. J. Desrochers;
Trésorier, M. L. Thomas;
Assist.-Trésorier, M. L. Lussier;
Bibliothécaire, M. O. Beauchemin;
Assist.-Bibliothécaire, M. C. O. Caron.

Le général Seymour a résigné sa position d'ingénieur en chef de la Compagnie du chemin de fer du Nord. Il n'agira plus que comme ingénieur consultant.

M. A. Perry, gérant général de l'Assurance la « Royale Canadienne, » est arrivé de la Californie. Il a fait le trajet en six jours de San-Francisco à Ottawa.

Les messieurs dont les noms suivent ont été élus pour l'année courante membres de la Chambre de Commerce de Québec:

R. B. Dobell, président, réélu; Joseph Sherry, vice-président; H. Welsh, trésorier; J. H. Grant, secrétaire. Cons. il: A. Joseph, A. Wood, Hy Fry, A. Fraser, B. Bennett, W. Hunt, F. M. Audette, Jno Lane, G. F. Gauvreau, Hy Dinning et Jno Laird.

PETITE REVUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

M. ARTHUR BUIES

Chroniques et Voyages

J'ai apprécié déjà le talent de M. Buies, et j'aime à y revenir. De la génération contemporaine de nos hommes de lettres, il est un de ceux qui pensent avec le plus de franchise, et c'est à ce titre que son talent m'est le plus sympathique. On découvre, dans les pages de cet écrivain plein de verve originale et d'émotion intérieure, le cœur d'un homme et l'âme d'un poète. M. Buies analyse, il doute, il pleure, il raille comme un philosophe pénétré du néant de toutes choses dans la fuite des temps, mais il croit l'âme immortelle. Il est agité des nobles inquiétudes de l'esprit, de ces problèmes qui font songer le sage, de la mort, de la destinée et de la mystérieuse puissance qui gouverne les mondes.

La note plaintive, le *lacrymæ rerum*, domine dans le second volume des œuvres de M. Buies. Cette voix — entendue des esprits rêveurs — qui s'élève des ruines augustes, des Parthénon en deuil, des cités détruites étendues dans les déserts comme d'immenses lincoils de pierre, cette voix s'élève aussi de l'âme à la vue des ruines intérieures. De son aile fugitive le temps use les âmes comme les monuments des hommes. Souvent, une fleur desséchée entre les feuilles d'un livre éveille mille souvenirs; on évoque les années heureuses, on se souvient des poèmes du cœur, et l'on jette alors un cri de détresse — car c'est la vie qui s'écoule et le temps qui passe. Ces illusions et ce regret des choses passées impriment à certains esprits des tristesses qui ne sont pas sans charme. Cette race ténébreuse des René et des Werther a produit des hommes vaillants, mais ils doivent secouer tôt ou tard leur tristesse et dissiper les nuages. Après René, Chateaubriand devint un apôtre; après Werther, Goethe devint un penseur.

J'aime à citer en première ligne la poésie intitulée: le *Petit Cap*. L'auteur aurait dû placer ces strophes émuës au commencement du volume, comme le prélude rythmé de ses charmantes rêveries. M. Buies devrait écrire des vers plus souvent. Cette poésie est une feuille d'automne, une de ces feuilles qui tombent près des grèves désertes, quand le vent siffle dans les arbres à demi dépouillés.

La prose de M. Buies est excellente, le dessin de sa phrase est pur et sans reliefs exagérés. Pour lui, la clarté c'est le style. On peut le ranger dans le petit nombre de nos écrivains qui écrivent le français.

Le *Desperanza* de M. Buies explique sa vie passée. C'est le roman des orphelins jetés sur la scène du monde sans bouclier contre les calculs et la méchanceté des hommes. Tristes pages où la douleur vibre comme un glas funèbre!

Le voyage de M. Buies à San-Francisco a été une échauffourée, et son œuvre s'en ressent par des écarts d'imagination. Dans cet écrit, le Moi est trop souvent répété, et M. Buies lui-même s'y trouve dans une position qui n'est pas bien définie. Le lecteur curieux aimerait à connaître de quoi il souffre, et les ressorts cachés de ce drame intime. Il eut mieux valu, ce semble, créer un personnage de fantaisie